

7

LE GARDE-CHASSE DE CHAMBORD,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS ;

K
Par MM. BRAZIER, MERLE ET DE ROUGEMONT ;

Représentée pour la première fois à Paris, le 30 avril 1821,
sur le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

~~~~~  
Prix : 1 fr. 25 c.

PARIS,

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉÂTRE,  
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Editeur des Œuvres de PICAUT-LEBRUN et de PICARD,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N° 51,

---

1821.

## NOTICE HISTORIQUE SUR LE CHATEAU DE CHAMBORD.

---

Ce Château, l'un des chefs-d'œuvres de la renaissance des arts, bâti par les ordres de François I<sup>er</sup>, sur les dessins et les plans de Primatice, l'un des plus habiles architectes du seizième siècle, est situé dans la Sologne; il est compris aujourd'hui dans le département de Loire-et-Cher, sur la rive gauche de la Loire, à quatre lieues de Blois, à quinze lieues d'Orléans et à cinquante lieues de Paris. Chambord fut commencé en 1523, et plus de trois mille ouvriers y travaillèrent pendant dix ans : Jean Goujon et Germain Pilon l'embellirent des sculptures les plus riches, et tout ce que la France et l'Italie possédaient d'artistes distingués, fut employé à sa construction. Les rois de France, successeurs de François I<sup>er</sup>, continuèrent les travaux de Chambord, et Louis XIV le porta à ce degré de splendeur où nous l'avons vu de nos jours.

Le château de Chambord offre aujourd'hui un contraste effrayant de majesté et de ruines, de splendeur et de misère. Du bout de l'avenue, d'où l'on découvre ses tours, son donjon, ses terrasses et ses dônes fleurdelisés, on est frappé de la grandeur d'une habitation royale; mais à mesure qu'on en approche, la dévastation laisse apercevoir ses terribles ravages : le tems avait respecté Chambord, la révolution l'a détruit. Ce magnifique bâtiment, que le seizième siècle avait créé, que le dix-septième avait embelli, que le dix-huitième avait conservé, n'a pu échapper à l'année 93; quelques mois ont suffi aux républicains de la terreur, pour dévaster la demeure de dix rois. Ils n'y ont laissé que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter : le génie du Primatice qui, seul aujourd'hui, survit à tant de splendeur.

Les dégradations du château sont plus intérieures qu'extérieures; au dehors, il a conservé tout ce que sa construction avait d'imposant; mais, au dedans, l'aspect en est affligeant; les combles ruinés laissent infiltrer l'eau dans toutes les parties du bâtiment; les terrasses, couvertes de crevasses, ont détruit les plafonds et les planchers; les parquets sont effondrés par la chute des solives de la charpente, et les portes et les fenêtres, sans panneaux, sans volets et sans vitres, laissent les appartemens exposés à toutes les intempéries des saisons.

Le mobilier a totalement disparu, il n'en reste plus de vestige ; il a été vendu à l'encan, pendant la révolution, aux frippiers de Blois, d'Amboise, d'Orléans et des environs, qui ont enlevé jusques aux chambranles des cheminées. Les belles tapisseries d'Arras et des Gobelins, qui décoraient les appartemens de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV, ont été brûlées pour en retirer le peu d'or et d'argent que renfermait leur tissu, et le superbe mobilier du maréchal de Saxe a eu le même sort ; il ne reste, dans sa chambre à coucher, que les restes de la galerie qui entourait l'estrade de son lit.

La salle de spectacle, placée au second étage, dans une des grandes salles du donjon, à côté du grand escalier, n'existe plus ; c'est au milieu des décombres, qu'il faut chercher les souvenirs de la cour de Louis XIV, de Molière, et du *Bourgeois Gentilhomme*.

La chapelle est ce qui reste de mieux conservé ; les sculptures, les bas-relief et les chapiteaux des colonnes semblent sortir des mains de l'artiste ; mais l'autel et les tableaux ont disparu, rien n'y indique le lieu saint. L'oratoire de la reine de Pologne, femme de Stanislas, est une des pièces les plus élégantes du château, elle paraît avoir fait partie des appartemens de Catherine de Médicis ; les ornemens, taillés dans la pierre et prodigués avec profusion, sont d'une richesse de travail admirable, et présentent tous les emblèmes de François I<sup>er</sup> ; la salamandre couronnée et le F enlacé, qu'on retrouve de mille manières différentes, dans toutes les corniches, dans tous les tympans, et dans les moindres accessoires de l'architecture.

Les belles casernes de cavalerie, que le maréchal de Saxe avait fait construire dans le parc, à peu de distance du château, tombent en ruines ; les bestiaux des fermiers des environs broutent l'herbe sur cette place d'armes, où le vainqueur de Fontenoy faisait manœuvrer chaque jour ses deux régimens de Houlands, et venait distraire les souffrances des dernières années de sa vie, par le bruit des armes et le son de la trompette.

Le duc de Polignac est le dernier hôte remarquable du château de Chambord, dont il était gouverneur ; il ne reste de lui, dans la contrée, que le souvenir du bien qu'il faisait aux habitans. Le prince de Wagram, qui en a joui pendant six ans, n'y est venu que pour quelques parties de chasse, et n'a couché qu'une seule nuit au château, dans une chambre où son architecte avait fait placer un lit et quelques chaises, la seule pièce qui fût habitable.

On dit qu'il a dépensé 600,000 fr. à Chambord, en plantations. On y remarque une allée de peupliers et d'ormeaux, plantée depuis le pavillon des Minées jusques au château, il s'est occupé du regratage des quatre salles des gardes du rez-de-chaussée, dont l'écusson de ses armes, substitué à celui de François I<sup>er</sup>, décore aujourd'hui les cheminées.

Voilà à peu près dans quel état est Chambord; on estime qu'un million le rendrait digne d'être offert d'une manière décente au duc de Bordeaux, non pas en ameublement ni en embellissemens, mais en réparations de charpente, de maçonnerie et de boiserie, de première nécessité.

Le parc, l'un des plus beaux qui existe en France, semble n'avoir été fait que pour la chasse. On n'y trouve aucune partie d'agrément, pas un bosquet, pas une allée, et rien qui ressemble à des jardins ou à des parterres; des bruyères, des taillis, des bois, des fourrés, des prairies, des étangs et des marais; voilà ce qui compose ce vaste parc, qui contient sept lieues, fermées de murs. Douze ou quinze fermiers y vivent en famille et jouissent, au prix le plus modique, des produits de leurs terres, dévastés toute l'année par le gibier de tous les genres, qui pullule dans le parc. On y trouve les daims, les cerfs, les chevreuils et les sangliers par troupeaux.

Le château de Chambord a été acheté du prince mineur de Wagram, le 5 mars 1821, par la commission, chargée au nom des communes de France, d'en faire l'acquisition, pour être offert à S. A. R. MON-ÉIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX. Il a été adjugé au prix de 1,600,000 francs.

Le jour où la nouvelle de l'adjudication parvint à Chambord, les paysans du village et des environs se réunirent devant le château, et improvisèrent une petite fête en l'honneur de l'AUGUSTE PRINCE, devenu leur nouveau maître. Un feu de joie fut allumé, aux cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons! vive le Duc de Bordeaux!* par le Juge-de Paix de Saint-Dié, le Maire de Chambord et le vieux père Michau, doyen des gardes-chasse du parc, dont la famille est attachée au service des Rois de France, depuis François I<sup>er</sup>.

C'est cette fête champêtre qui nous a donné l'idée de la pièce que nous offrons au public, pour célébrer la circonstance du BAPTÊME. La plupart des détails en sont vrais et ont été pris sur les lieux; les personnages eux-mêmes sont historiques.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                                     |                           |
|-----------------------------------------------------|---------------------------|
| MICHAU, vieux garde-chasse de<br>Chambord.....      | M. <i>Lepeintre.</i>      |
| FLORBEL, peintre.....                               | M. <i>Léonard-Tousez.</i> |
| DUMOELLON, agent de la <i>Bande<br/>Noire</i> ..... | M. <i>Brunet.</i>         |
| ROBERT, braconnier.....                             | M. <i>Fleury.</i>         |
| JULIEN, son fils.....                               | Mlle. <i>Cuisot.</i>      |
| ROSE, petite fille de Michau...                     | Mlle. <i>Pauline.</i>     |
| Quatre Gardes-chasse.                               |                           |
| Militaires décorés.                                 |                           |
| Paysans.                                            |                           |
| Paysannes.                                          |                           |

---

*La scène se passe à Chambord, le jour du  
baptême de S. A. R. LE DUC DE BORDEAUX.*

# LE GARDE-CHASSE DE CHAMBORD,

Comédie en un acte.

---

*Le théâtre représente une partie du parc de Chambord. On aperçoit dans le fond une des façades du château; à droite, sur le devant, un taillis épais; à gauche, un bouquet d'arbres, au pied desquels se trouve un vieux tronc qui sert de banc de gazon.*

*La pièce commence au déclin du jour; la nuit arrive graduellement, et la scène XII doit commencer au clair de la lune.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

FLORBÉL, occupé à dessiner, et assis sur un tronc d'arbre;  
ROSE, regardant son dessin.

ROSE.

Oh! le joli dessin, le joli dessin!

FLORBÉL.

Vous trouvez que j'ai bien saisi l'aspect du château, du parc où nous sommes?...

ROSE.

C'est à se promener dedans... vrai... Aussi, voyez-vous, je vous conseille d'en rester là.

FLORBÉL.

Oh! je n'ai pas fini... il faut encore que je retouche.

ROSE.

Si vous y retouchez, vous gâterez votre château... :)

D'ailleurs, vous devez être fatigué... Voilà bientôt quatre heures que vous êtes là à dessiner....

FLORBEL.

Depuis huit jours que j'habite ce pays, j'ai passé plus d'une matinée sans quitter mes crayons... Songez donc, mon enfant, qu'il faut avant la fin de la semaine prochaine que j'emporte Chambord, le parc et ses environs dans mon porte-feuille.

ROSE.

C'est égal... Vous avez assez travaillé pour aujourd'hui. (*A part.*) Si Julien allait venir...

FLORBEL, *à part.*

Voilà une jeune fille bien pressée de me faire partir.

ROSE.

Et puis, v'là l'jour qui baisse... Le soleil commence à tourner...

FLORBEL.

Tant mieux !...

ROSE.

AIR : *Vaudeville du Savetier.*

L' soleil va bientôt disparaître,  
La lune va le remplacer.

FLORBEL.

Ici, ma belle, je vais être  
A merveille pour l'esquisser;  
Oui, c'est vraiment une bonne fortune,  
Qui doublera le prix de mon dessin.

ROSE.

Je crois q' pour peindre votre lune,  
Vous y verriez mieux d'main matin.

FLORBEL.

Dites-moi, mon enfant, est-ce que je vous gêne ?

ROSE.

Oh! non, Monsieur?... Mais, voyez-vous, c'est ici que les jeunes filles doivent danser...

FLORBEL, *souriant.*

Ah! c'est ici!... Et qui les fait danser ?

ROSE.

Julien, le fils à Robert... le braconnier.

FLORBEL.

Ah! c'est M. Julien!... Un joli garçon sans doute!

ROSE.

C'est ce jeune homme qui regardait l'autre soir à travers les carreaux, pendant que nous soupions.

FLOREBEL.

Et à qui vous faisiez signe de s'en aller, de peur que votre grand-père ne l'aperçût...

ROSE.

Vous m'avez vue! Ah! c'est que, voyez-vous, mon grand père Michau n'est pas trop cousin avec M. Robert.

FLOREBEL.

Je le crois bien... s'il braconne.

ROSE.

Ah! l'pauvre cher homme est bien à plaindre... il avait autrefois une bonne ferme aux environs; le feu y a pris, et il a tout perdu... Il s'était mis en journée; mais comme il a un caractère!... oh! dame, un caractère terrible!... et que c'est si dur d'être au service des autres quand on a eu un chez soi... il n'a pas pu y tenir... Alors il s'est mis à braconner... Et par malheur il tue tout ce qu'il veut.

FLOREBEL.

Je conçois que le père Michau qui est un garde-chasse plein d'activité...

ROSE.

Oh! ce n'est pas qu'il en veuille au père Robert... Si ce n'était son vilain métier de braconnier, ils seraient les meilleurs amis du monde.

FLOREBEL.

Mais cependant vous ne voudriez pas qu'il vous surprenne à causer avec M. Julien... Eh! eh! le grand papa a de la besogne.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Dans la forêt, dans sa famille,  
Exerçant un double métier,  
Le père surveille sa fille,  
Le garde suit le braconnier.  
Lorsque Robert du gibier suit la trace,  
Julien vous guette en tapinois,  
Et Michau doit craindre qu'on chasse  
Sur son terrain deux lièvres à la fois.

ROSE.

Avec ça qu'on grand-père a eu déjà une querelle... Eh! mais oui!... c'est lui... Je l'entends qui chante... Il est si gai!... Le voilà... le voilà...

## SCENE II.

ROSE , FLORBEL , MICHAU.

MICHAU , *de la coulisse.*AIR : *Oui, je suis soldat, moi.*

Oui , je suis Michau , moi ,  
 Et je m'en fais gloire ;  
 C'est un nom qui , sur ma foi ,  
 N' mourra pas dans l'histoire.

*Ilentre.*

Ici bas , si je n'avons  
 Aucun bien en partage ,  
 A mes enfans j' laisserons  
 Mon nom pour héritage.  
 Oui , je suis Michau , etc. , etc.

Je n' sais pas si suis parent  
 Du meunier d' Henri Quatre ;  
 Mais j' sais qu' pour son descendant  
 Mon cœur ne cesse d' battre.

Oui , je suis Michau , etc. , etc.

FLORBEL.

Toujours joyeux , père Michau.

MICHAU.

Dam' , Monsieur , d'puis la s'maine dernière que vous nous avez fait l'honneur de descendre en notre auberge , vous avez dû voir que j' n'engendrons pas d'mélancolie ; mais je n'sais pourquoi j' me sentons aujourd'hui encore plus leste qu'à l'ordinaire . . . m'est avis qu'il nous r'viendra d'bonnes nouvelles d'là bas.

FLORBEL.

Nous touchons au moment de l'adjudication de Chambord.

MICHAU.

C'est aujourd'hui même . . . aussi , dès hier soir , j'ons dit à mon aîné , le père de la petite , qu'a soupé avec nous avant z'hier , et qu'est Garde-chasse au pavillon de Montfrault . . . J'lui ons dit : Lucas , prends not' bidet , et va-t'en voir à Paris comme ça s'passera ; si ça nous reste , que j'soyons au moins des premirs à l' savoir.

FLORBEL.

Ainsi, vous apprendriez donc avec bien du plaisir que le château appartient au jeune Duc de Bordeaux ?

MICHAU.

C'est de vrai ! je sommes morgué ! d'puis tout-à l'heure deux cents ans au service de toute la famille. Feu le grand père de mon-grand père, qu'est mort, sauf vot' respect, il y a eu 198 ans à la poël, avait été Garde-chasse du Roi Henri IV... Il avait épousé Gabrielle Delorme, dont la grand'mère, qu'était, à c'qu'on dit, la plus belle fille du canton, avait été placée dans le parc par le roi François I<sup>er</sup>, qu'était le protecteur de toutes les jolies filles ; qui leurs y donnait des dot, des maris, enfin, tout ce qu'elles avaient besoin... Mais moi, qui vous d'vise tout ça comme si ça vous intéressait.

FLORBEL.

Continuez, continuez, brave homme.

MICHAU.

C'était seulement pour vous dire que je n' sommes pas d'hier dans Chambord, et que, morgué ! j' donnerions queuq'chose pour y servir le petit Duc de Bordeaux.

FLORBEL.

Cela peut arriver.

MICHAU.

Je l'espérons, j'ons encore bon pied, bon œil... la gaité fait, dit-on, vivre long-temps, et j' sommes en fonds, Dieu merci !

AIR : *A soixante ans il ne faut pas.*

Tenez, Monsieur, moi, je n'suis qu'un bonhomme ;  
 Mais sur la terre quand l' destin m'eut jeté,  
 Je me somm's dit : il faut en somme  
 Passer sa vie avec gaité ( bis.. )  
 Car la vieillesse à la fin nous entraîne  
 Et qu'on ait vécu bien ou mal,  
 Ah ! mon Dieu oui, qu'on vive bien ou mal,  
 Les jours d' plaisir, comme les jours de peine  
 Nous sont comptés quand on fait le total.

ROSE, qui pendant la scène a regardé de tous les côtés pour voir si Julien arrivait, descend et dit :

Hem ! quand je vous disais que mon grand-père était gai.

MICHAU.

Comment ! te voilà ici, et quest-ce que tu fais ?

ROSE.

Rien du tout. . . je tenais compagnie à Monsieur.

MICHAU.

Et ta mère, qui t'attend depuis une heure pour faire la chambre de ce Monsieur de Paris qui est arrivé en poste ce matin.

ROSE, à demi-voix.

Ah! oui... ce petit monsieur qui se parlait tout seul en disant 2 et 2 font 4.

MICHAU.

A peine s'est-il donné le temps de dîner. Il a, Dieu me pardonne, visité le château depuis les caves jusqu'aux combles.

FLORBEL.

Ah mon Dieu! c'est sans doute un artiste conduit ici par le même désir que moi.

MICHAU.

Tout ce que je sais, c'est qu'il prend un fier intérêt au château.

FLORBEL.

C'est cela, il veut le faire lithographier, il faut que je lui parle.

MICHAU.

Et moi, que j'aïlle faire ma tournée dans le parc... gare aux braconniers que je rencontrerais ce soir.

ROSE.

Ah mon Dieu! si c' pauvre Robert?...

MICHAU.

Lui comme un autre, j' n'avons d'égards pour personne quand ils n' vont pas leur droit chemin. Allons, mamselle, rentrez d'vant moi, allez aider vot' mère.

*Rose sort doucement.*

FLORBEL.

Comme vous la brusquez, cette pauvre enfant?

MICHAU, souriant.

Morguenne, j'ons mes raisons. (à part entre les dents.)  
Toujours son Robert.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Je sais, en père de famille,  
Marcher toujours droit à mon but.  
Voyez-vous, avec un' jeun' fille,  
Il faut, toujours, être à l'affût.

ROSE, *profite du moment où on ne la voit pas pour se cacher.*

Ne bougeons plus de cette place.

MICHAU à *Florbel.*

A mon âge on sait son métier.

FLOBEL.

Il n'est pas de bon garde-chasse;  
Quand l'amour se fait braconnier.

MICHAU.

Je sais, en père de famille, etc., etc.

FLOBEL.

Je sais qu'un père de famille  
Doit toujours marcher à son but,  
Et qu'auprès d'une jeune fille  
Il faut sans cesse être à l'affut.

### SCÈNE III.

ROSE.

A merveille, chacun s'en va de son côté: et ce vilain Julien qui n'arrive pas... voilà pourtant le moment où nous pourrions parler de nos amours, sans crainte d'être interrompus.

### SCÈNE IV.

ROSE, JULIEN.

JULIEN, *accourant.*

Ouf...! ouf!... m' voilà.

ROSE.

C'est fort heureux.

AIR: *Je ne veux qu'on me prenne.*

Vous prenez une habitude  
Qui ne me plait pas beaucoup.  
Je tiens à l'exactitude,  
Vous n'en avez pas du tout;  
Comment peut-on, à votre âge,  
N'être pas mieux inspiré.  
Le jour de not' mariage  
Nous verrons si j'attendrai.

JULIEN.

Oh ! ce jour là....

ROSE.

Q'est-ce qui vous a donc arrêté en chemin ?

JULIEN.

Qui ! Mathurin, La pierre, le gros Thomas, Jean Louis, Duflos, Martoit, et encore d'autres dont les noms m'échappent. Ils sont tous venus à ma rencontre pour me prier de me mettre à leur tête le jour où l'on fera la fête; ils m'ont nommé maître des cérémonies : c'est une politesse que je n'ai pas pu refuser, comme de raison.... Voilà !

ROSE.

Oh ! tu as toujours de bonnes excuses.

JULIEN.

Est-ce que t'aimerais mieux que j'en ayons de mauvaises.

ROSE.

As-tu vu ton père depuis ce matin ?

JULIEN.

Non, il n'est pas rentré.

ROSE.

Cherche-le, et dis-lui que mon grand-papa est furieux contre lui ; qu'on lui a dit qu'on l'avait encore vu hier avec son fusil, rôder dans le parc.

JULIEN.

Ne m'en parle pas... si tu savais toutes les inquiétudes qu'il nous donne.

ROSE.

Et à moi donc... car tu penses bien que je n'sommes pas tranquille.

AIR : *Age d'Astrée, temps heureux.*

Cher Julien, tu connais mon cœur,

Ah ! ton père fut-il coupable,

S'il arrivait quelque malheur

Rose en serait inconsolable. /

A son destin que je chéris

Je ne puis rester étrangère ;

Et l'amitié qu'j'ai pour le fils

Rejaillit un peu sur le père.

*On entend un coup de fusil.*

JULIEN, regardant.

Ah mon Dieu ! c'est mon père !...

ROSE.

Il m'a fait une peur... j' vous demande un peu si l'on doit interrompre une conversation comme ça.

JULIEN.

Il vient de ce côté, cache-toi, Rose, cache-toi... s'il nous trouvait ensemble! tu sais qu'il est brusque.

ROSE, *allant dans la futaie.*

Quand viendra donc le tems où je ne me cacherai plus.

## SCENE V.

ROBERT, JULIEN, ROSE, *cachée dans la futaie.*ROBERT, *son fusil à la main; il entre' avec humeur.*

Celui-là, je l'ai manqué; c'est le premier de la journée.

JULIEN.

Bon soir, mon père.

ROBERT.

Qu'est-ce que tu fais là, paresseux?

JULIEN.

Je rentrais.

ROBERT.

Tourne-moi les talons.

JULIEN.

Mon Dieu! mon père, je...

ROBERT.

Va dire à ta mère que je ne rentrerai pas cette nuit.

JULIEN.

Quoi!.. vous voulez encore...

ROBERT.

C'est demain le marché de Brasieux, j'ai besoin d'un chevreuil.

JULIEN.

Ainsi, vous allez...

ROBERT.

Braconner; puisque je n'ai pas d'aut' moyen pour payer mon terme, pour empêcher qu'on ne nous enlève encore

le peu qui nous reste ; va , va , la journée a bien commencé ,  
j'espère faire une bonne nuit.

AIR de la Meunière.

Laissant les cailles , les perdrix  
Au fond d'la bruyère,  
Depuis c' matin j'ai déjà mis  
Dans ma carnassière  
Trois gros lapins et deux levreaux,  
Cinq lièvres et quatre lapereaux.  
Tu vois que j' n' tire guère  
Ma poudre aux moineaux.

JULIEN.

Mais si le papa Michau vous rencontrait ?

ROBERT.

Je n' crains pas plus Michau... s'il a son fusil j'ons  
l' mien.

ROSE, *sortant précipitamment de la futaie.*

Ah ! monsieur Robert , qu'est-ce que vous dites-là.....

ROBERT.

Eh ben ! d'où sort-elle ?

ROSE.

J'étais là dans le taillis... j' vous ai entendu. J' vous  
en prie , n'allez pas braconner cette nuit. On attend de  
grandes nouvelles de Paris , tous les Garde-chasses sont  
sur pied.

ROBERT.

Merci , Rose , merci.

ROSE.

S'ils vous attrapaient , vous seriez perdu!.. .

ROBERT.

Perdu ! toujours les grands mots : rassure-toi , mon en-  
fant , Robert n'est pas homme à se laisser prendre , et  
puis , d'ailleurs , où est donc le mal de tirer en l'air quelques  
coups de fusil.

AIR : *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

Parc' que l'sort ne m'a pas donné  
Des terres et des bois en partage ,  
Faut-il donc que j'sois condamné  
A n' vivre' que d' pain et d' laitage.  
De c't injustice je me plains,  
Et j' crois , dans ma sagesse profonde,  
Que le ciel a fait les lapins  
Pour être mangés par tout le monde.

ROSE.

Tenez, j'ai dans l'idée quelque chose de fâcheux.

ROBERT.

Vous êtes des enfans. (*à Rose.*) Ton grand-papa ne serait peut-être pas bien aise de nous voir ensemble, tu m'entends.

ROSE.

Oui, M. Robert.

ROBERT, *à son fils.*

Et toi, retourne auprès de ta mère.

JULIEN.

Vous le voulez absolument.

ROBERT.

*AIR : Goûtons sans bruit pendant qu'elle sommeille.*

Retirez-vous, j'veis commencer ma ronde,  
Et quoiqu'on en dise aujourd'hui,  
Je ne suis pas le seul au monde  
Qui chasse sur les terres d'autrui.

JULIEN.

Ah! mon père, quelle imprudence,  
Sauvez l'honneur de vos enfans.

ROSE.

Père Robert, votre indigence  
N'excuse pas vos sentimens.

ROBERT.

Retirez-vous, etc.

ROSE et JULIEN.

Quoiqu'un lapin soit peu d'chos' dans c' monde,  
Père Robert, souv'nez-vous aujourd'hui  
Qu'il ne faut pas que vot' fortune s' fonde  
Même sur le gibier d'autrui.

*Ensemble.*

*On entend du bruit; Robert rentre dans le bois, les enfans se séparent en se parlant à demi-voix.*

JULIEN.

A ce soir.

ROSE.

Oui, dès que la lune commencera à paraître.

JULIEN.

Adieu, adieu.

*Ils disparaissent, et du milieu du théâtre on voit arriver  
Michau qui précède Dumoëllon.*

## SCENE VI.

MICHAU, DUMOELLON.

MICHAU.

Par ici, Monsieur, par ici.

DUMOELLON, *une toise à la main.*

Diable! diable! un moment, mon brave homme, vous  
allez d'un train.

MICHAU.

J'ai toujours été comme ça, moi.

DUMOELLON.

Vous, c'est fort bien, vous savez ce château-là par cœur;  
mais moi, qui ne suis ici que depuis ce matin, je ne suis  
pas au courant.

MICHAU.

Vous vous y mettez.

DUMOELLON, *écrivait sur un carnet.*

C'est ce que je fais.

MICHAU.

M'est avis que vous avez de bonnes intentions sur ce  
château.

DUMOELLON, *écrivait.*

Cent cinquante toises sur la façade du nord, cinquante-  
huit pieds de toiture en plomb sur le côté de la terrasse qui  
regarde le parterre.

MICHAU.

Pas vrai qu' c'est un beau morceau?

DUMOELLON.

Oui, le morceau est assez beau.

MICHAU.

Il s'rait ben dommage que cela tombât en de mauvaises  
mains, qui n' cherchassent pas à faire disparaître ces  
ruines.

DUMOELLON.

Laissez-moi faire, dans quelques mois il n'y paraîtra  
plus.

MICHAU.

C'est bien pensé ; j'avons eu peur un moment qu' ça ne fût acheté par un d' ces gens... vous savez, hein ! qui d'émolissent.

DUMOELLON.

Oui, oui, je connais...

MICHAU.

AIR : *Notre meunier chargé d'argent.*

Cet' retrait' de tant de héros  
 Connus par leur vaillance ,  
 Doit être offerté au duc d' Bordeaux ,  
 Dit-on , par toute la France !  
 Comme on craignait que ce château  
 Si grand , si beau ,  
 Ne disparût sous le marteau ,

Tous les Français s'ont dit, pour l'honneur d'notre histoire,  
 Sauvons-le (*bis.*) de la bande noire (*bis.*)

DUMOELLON.

La bande noire... On n'entend plus parler que de cela, à la bourse... au spectacle... Ils ne sont pourtant pas si diables.

MICHAU.

J'espère ben qu'vous n'en êtes pas ?

DUMOELLON.

J'suis fournisseur.

MICHAU.

Alors , ce n'est pas ça , dieu merci !

AIR : *Vaudeville de Vaddé.*

Puisque vous êtes fournisseur ,  
 Vous n' devez pas vouloir détruire ,  
 Et pour notre château , Monsieur ,  
 J'suis sur qu'on vous a vû souscrire (*bis.*)

DUMOELLON.

Moi , je puis vous mettre en deux mots  
 Dans le secret de mes affaires :  
 Si l'on veut au duc de Bordeaux  
 BâtiR encore trente châteaux ,  
 Je suis homme à fournir les pierres.

MICHAU.

A la bonne heure... Touchez là...

DUMOELLON.

On ne se choisit pas son état... Souvent c'est le hasard qui vous le donne... Moi, je me suis fait une carrière.

MICHAU.

Diable... Mais elle est fort belle, d'après ce que vous me dites.

DUMOELLON.

Je ne m'en plains pas.

MICHAU.

Ce s'ra p't'être vous, Monsieur, qui allez réparer ce beau château?

DUMOELLON.

Brau' beau! Entendous-nous, c'est vieux, c'est solide... A la bonne heure... Mais je ne sais pas ce que vous trouvez de beau à cette construction gothique.

MICHAU.

Et les souvenirs qu'elle rappelle...

DUMOELLON.

Ça n'augmente pas la valeur de la propriété.

MICHAU.

Si vous connaissiez, comme moi, l'histoire de ce château, l'un des plus beaux monumens gothiques de la France... Si vous saviez combien de noms fameux il rappelle.

DUMOELLON.

Vous savez tout cela, vous?

MICHAU.

Oui, monsieur, depuis le premier des Michau jusqu'à moi, qui ai eu l'honneur de chasser avec le maréchal de Saxe, l'histoire de Chambord est gravée là.

AIR: *Ah! c'est une indignité.*

Ah! Monsieur, c'est un séjour  
 Qu'ont illustré tour-à-tour  
 Les arts, la gloire et l'amour;  
 D'un architecte fameux  
 Ici les travaux nombreux  
 A nos yeux,  
 A nos yeux,  
 Offrent le génie heureux.  
 Pas une tourelle  
 Qui ne nous rappelle  
 Des triomphes secrets  
 Ou des rendez-vous discrets.  
 La galanterie  
 Et la courtoisie  
 De maint gentil chevalier  
 Du tems de François premier.  
 Jadis on vit dans ces bois  
 Des joutes et des tournois

Où cent jeunes seigneurs  
 Disputaient des prix flatteurs.  
 Par un regard amoureux  
 La beauté donnait chez eux  
 Le signal mystérieux  
 D'un combat moins dangereux.  
 Près de la belle

Gabrielle,  
 L'bon Henri, quoiqu'infidèle,  
 Malgré maint' conquête nouvelle,  
 Revenait toujours.

Beaucoup moins amant que sage,  
 Son fils, à la fleur de l'âge,  
 Méditait sous cet ombrage  
 De chastes amours.

Sous ces superbes lambris,  
 Le plus grand de nos Louis,  
 A la tête de sa cour,

Vint établir son séjour.  
 Molièr', c't admirable auteur,  
 A cette époque eut l'honneur  
 D'illustrer ce château  
 Par un chef-d'œuvre nouveau.

Ce bon roi d' Pologne,  
 Vaincu sans vergogne,  
 Ici vint oublier

Et son trône et maint laurier;  
 Douce autant qu'humaine,  
 Sa femme, la reine,  
 Ne quittait ce palais

Que pour répandre des bienfaits.  
 Comblé d'honneur par son Roi,  
 Maurice, l'vainqueur d'Fontenoi,  
 Dans un noble repos

Y mourut sur des drapeaux...  
 Vous l'voyez, c'est un séjour  
 Qu'ont illustré tour-à-tour,

Tour-à-tour,  
 Les arts, la gloire et l'amour.

DUMOELLON.

C'est un château... qui a vu du monde.

MICHAU.

Et qui en verra encore... Je n'sommes pas curieux,  
 mais je gagerions que la visite que vous lui rendez aujourd'hui,  
 ne peut tourner qu'à son avantage.

DUMOELLON.

Moi...

MICHAU.

Gardez votre secret... J'ons aussi l'nôtre, morguenne !

il serait ben drôle que j'fussions d'accord pour acheter le château.

DUMOELLON.

Vous voulez acheter...

MICHAU.

Comme vous... moi, je suis au nombre des acquéreurs... j'ations de petites économies, je les avons placées là.

DUMOELLON.

Comment ! vous spéculiez aussi sur les châteaux. (*A part.*)  
Tout le monde s'en mêle.

DUMOELLON.

J'ons porté mes 75 francs au maire... c'est peu de chose... Mais ça prouve du moins que le cœur du vieux Michau n'a point oulié les bienfaits qu'il doit à cette illustre famille. Au revoir, Monsieur, vous soupez avec nous, sur le coup de neuf heures; peut-être ben que d'ici là... j'aurons appris quelque chose qui nous fera plaisir, et qui fera joliment enrager les Messieurs de la bande noire... Ah ! pour cette fois...

*Il sort en riant de l'idée qu'il n'a pas exprimée entièrement.*

## SCENE VII.

DUMOELLON.

Il me paraît que nous ne sommes pas très bien vus dans le pays... Heureusement j'ai pris mes mesures... Mon homme d'affaires a le mot, et ira jusqu'à un million... C'est un joli dénier... C'est singulier comme on court après les vieux châteaux... Tout le monde en veut... Dans le commencement, il n'y avait que le chaudronnier, le serrurier et moi, qui faisons de ces affaires-là... A présent parce qu'on a vu que nous tirions notre épingle du jeu, c'est à qui nous fera du tort. Il n'y a pas jusqu'à de misérables banquiers qui mettent l'enchère sur les châteaux. Oh ! si cela continue, nous les laisserons là... Enfin, j'arrive ici, et je trouve, qui... un Monsieur qui s'y est installé depuis huit jours, dans l'intention de... Silence ! le voici.

## SCÈNE VIII.

FLORBEL, DUMOELLON.

FLORBEL, *sans voir Dumoëllon.*

Quel monument ! comme il est empreint de la grandeur  
du siècle qui l'a vu naître.

DUMOELLON.

Quest-ce que c'est que cet homme là ?

FLORBEL, *de même.*

Des millions ne le paieraient pas.

DUMOELLON.

Des millions ! Diable ! voilà un concurrent dangereux !

FLORBEL, *voyant Dumoëllon.*

Pardon, Monsieur, c'est vous qui êtes arrivé ce matin ?

DUMOELLON.

Oui, Monsieur, et il paraît que je ne suis pas le  
premier.

FLORBEL.

J'ai fait ce voyage-là depuis huit jours.

DUMOELLON.

Pour voir le château ?

FLORBEL.

Pour voir le château.

DUMOELLON, *à part.*

C'est un capitaliste.

FLORBEL, *à part.*

C'est un artiste.

DUMOELLON, *dédaigneusement*

Ce ne sont que des ruines.

FLORBEL, *avec feu.*

Mais des ruines admirables !

DUMOELLON, *à part.*

Il a l'intention de le pousser.

FLORBEL, *à part.*

Il veut me faire prendre le change.

DUMOELLON.

Monsieur a des vues sur Chambord ?

FLORBEL.

Oui, Monsieur, plein mon porte-feuille.

DUMOELLON.

Et moi aussi, Monsieur, j'en ai plein mon porte-feuille;

FLORBEL.

Quoi, Monsieur a, en aussi peu de tems...

DUMOELLON.

En un coup-d'œil, je toise un monument.

FLORBEL.

Vous n'avez pas pu visiter l'intérieur?

DUMOELLON.

Je vous demande pardon, j'ai vu l'ensemble...

FLORBEL.

Avez-vous admiré les formes élégantes des escaliers?

DUMOELLON.

Je ne me suis attaché qu'aux rampes.

FLORBEL.

La variété des corniches, des chapiteaux?

DUMOELLON.

Il y a plus de moëllons que de pierres de taille là-dedans.

FLORBEL.

Ça ne fait rien pour le coup d'œil.

DUMOELLON.

Oui, pour le coup-d'œil... mais pour nous les pierres de taille... Je tiens aux pierres de taille.

FLORBEL.

Moi, je n'y tiens pas du tout.

DUMOELLON.

Chacun a sa manière de voir!... Vous aimez peut-être mieux le fer, le plomb?

FLORBEL.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

DUMOELLON.

Ce n'est pas l'embarras; le plomb, le fer; c'est bon, c'est solide, c'est de tous les temps; il faudrait pourtant tâcher de s'entendre pour ne pas se couper la gorge.

FLORBEL.

Ce n'est pas du tout mon intention.

DUMOELLON.

Fort bien, moi je ne veux pas mettre plus d'un million.

FLORBEL.

Et pourquoi faire?

DUMOELLON.

Pour acheter Chambord.

FLORBEL.

Pardon, Monsieur, je vous prenais pour un artiste, et je vois maintenant que vous appartenez au corps respectable des démolisseurs.

DUMOELLON.

Chacun spéculé comme il l'entend. Cependant...

AIR : *Avec vous le même toit.*

Mon cher Monsieur, ne croyez pas  
Toutes nos affaires bien sûres :  
Nous avons beaucoup d'embarras,  
Les pierres sont souvent bien dures.  
Tous nos marchés ne sont pas bons,  
On se blouse de vingt manières ;  
Mais quand on perd sur les moëllons,  
On se sauve sur les gouttières.

FLORBEL.

Vous faites-là, Monsieur, un métier peu honorable.

DUMOELLON.

Monsieur, il y a de l'argent à gagner ; depuis vingt-cinq ans que je suis dans les décombres, j'en me suis tiré d'affaire, et je me moque du qu'en dira-t-on ?

AIR : *Vive la lithographie.*

On me traite de manœuvre,  
Mais j'en ris, j'ai de l'aplomb,  
Et ne vois dans maint chef-d'œuvre,  
Que pierre, que fer, que plomb ;  
Pour la gloire de leur art  
On a beau citer Mansart,  
Perrault et Germain Pilon,  
Primatice ou Jean Goujon,  
On a beau me chercher noise,  
Mes calculs sont consolans,  
Je n'achète qu'à la toise  
Tous les plus beaux monumens.  
Voyant un profit certain  
Sur le plomb et sur l'étain,  
Dans quatre départemens  
J'ai démolé six couvens.  
Du boudoir de Gabrielle  
Les lambris m'ont enrichi,  
J'ai démolé la tourelle  
Par où se glissait Henri.  
De Diane de Poitiers  
J'ai démolé l'escalier,  
Où jadis François premier  
N'arrivait pas le dernier.  
Monsieur, sans aucun scrupule,  
J'ai démolé le parquet  
De la modeste cellule  
D'Héloïse au paraclet.

C'est moi qui fis démolir  
 Ce château qu'avec plaisir.  
 Autrefois le bon Sully  
 Mit en gage pour Henri.  
 Sans un ancien militaire  
 Qui l'entoura de son parc,  
 J'aurais fait jeter par terre  
 La maison de Jeanne d'Arc....  
 Bien plus fort que les Anglais  
 Qui ne le purent jamais ,  
 J'ai démolì de ma main  
 Le manoir de Duguesclin.  
 Dans une même semaine,  
 J'ai démolì pour ma part  
 Et le château de Turenne  
 Et le tombeau de Bayard.  
 Si l'on m'eût donné le temps ,  
 J'aurais , grâces à mes plans ,  
 Mis aussi raz que la main  
 Et Compiègne et Saint-Germain ,  
 Et pour les pierres de taille ,  
 Moi qui sais très-bien compter ,  
 J'aurais démolì Versailles ;  
 Si j'avais pu l'acheter.  
 J'ai démolì  
 Chantilly ,  
 J'ai démolì  
 Sceaux , Choisy ,  
 Le Rincy ,  
 Montmorency ,  
 Et j'ai démolì  
 Marly....

FLORBEL :

J'admire ma patience ;  
 Quelle ardeur à démolir.  
 Grand démolisseur de France  
 Parlez donc de rebâtir.

DUMOELLON.

Ça ne me regarde pas.

FLORBEL.

Quoi ? vous auriez acheté Chambord pour l'abattre ?

DUMOELLON.

Voudriez-vous que je le gardasse pour me faire une petite maison de campagne ?

FLORBEL

Heureusement qu'il vous échappera.

DUMOELLON.

Cela n'est pas encore sûr ; j'ai fait ma soumission, on peut mettre l'enchère.

FLORELL.

Vous ne le disputerez pas à la France entière !

DUMOELLON.

Il est clair que si toute la France se le met dans la tête, elle gardera Chambord.

FLORELL.

AIR de la Sentinelle.

Ah ! conservons avec un saint respect  
 Les monumens de notre vieille France,  
 Pour qu'un Français de leur antique aspect  
 Dans tous les tems éprouve la puissance.  
 Après tant de tristes erreurs  
 Si funestes pour notre histoire,  
 Perdons, en essuyant nos pleurs,  
 Les souvenirs de nos malheurs,  
 Mais gardons ceux de notre gloire.

## SCENE IX.

Les Mêmes, ROSE.

ROSE, *accourant.*

Messieurs, on va servir à souper.

DUMOELLON.

Diable !.. on soupe de bonne heure à Chambord...  
 Allons, Monsieur, soupons ensemble en attendant l'évènement.

FLORELL.

Monsieur...

DUMOELLON.

Point de rancune.

AIR: *Chagrins ni dangers, que rien ne nous arrête.*

Ne disputons pas,  
 La chose est adjugée,  
 Aujourd'hui là bas  
 Sont finis nos débats.  
 Soupons donc d'accord,  
 L'affaire est arrangée,  
 Ce soir à Chambord  
 Nous saurons notre sort.

FLOBEL.

Oh ! j'espère bien  
Qu'à l'enfant de la France  
On trouvera moyen  
De conserver ce bien.

DUMOELLON *à part.*

De le raser net  
Je garde l'espérance ;  
Il n'est pas mieux fait  
Que le château d'Anet.

ROSE.

Vous perdez du tems  
A disputer ensemble ,  
Tous nos paysans  
Que le plaisir rassemble  
Vident nos tonneaux  
Au jeun' duc de Bordeaux.

FLOBEL.

Au duc de Bordeaux.

DUMOELLON.

Au duc de Bordeaux.

DUMOELLON ET FLOBEL.

Ne disputons pas , etc.

ROSE.

Ne disputez pas ,  
La chose est adjugée .  
Aujourd'hui là-bas  
Sont finis vos débats .  
Soupez donc d'accord ,  
L'affaire est arrangée .  
Ce soir à Chambord  
Vous saurez votre sort .

*Dumoëllon et Florbel sortent.*

## SCENE X.

ROSE , JULIEN.

JULIEN.

Me voilà ! tu ne te plaindras pas.

ROSE.

A la bonne heure... Les voyageurs sont à souper, mon grand-père fait sa ronde. (*On entend deux coups de fusil.*)  
L'entends-tu ?

JULIEN.

Oh! que c'est heureux.

AIR : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Que j'suis content !

ROSE.

Veux-tu bien t'taire.  
Que d'viendrais-j' si l'on m'entendait ?  
Tusais qu'mon grand père est au guet,  
Et qu'il rôde la nuit entière  
Aux alentours de c'te bruyère.  
Parlons d'amour, mais parlons bas,  
Tout bas, tout bas, tout bas, tout bas,  
Parlons si bas, parlons si bas  
Qu'on n' nous entende pas.

JULIEN.

*Même air.*

Pour mieux parler d' notre tendresse,  
Sous ce bosquet viens avec moi.

ROSE.

Je me repose sur ta foi ;  
Mais je rougis de ma faiblesse.

JULIEN.

Qu'importe, ô ma jeune maîtresse,  
Le jour partout devient si bas,  
Si bas, si bas, si bas, si bas,  
Q'si tu rougis (*bis.*)  
Ça ne se verra pas.

ROSE.

Est-ce que nous ne sommes pas aussi bien ici, rien  
ne nous gêne et nous pouvons facilement voir autour de  
nous.

JULIEN.

AIR : *Au clair de la lune.**Ensemble.* }

Au clair de la lune  
Que j'voyons briller,  
Ma petite brune,  
N'te fais pas prier,

Ensemble.

Deviens moins sévère;  
Par un doux retour,  
Donne moi, ma chère,  
Un gage d'amour.

ROSE.

Au clair de la lune,  
J'vois tes yeux briller,  
Je dois à la brune  
Me faire prier....  
La nuit, d'ordinaire,  
On redout' l'amour;  
Je s'rais moins sévère  
Si c'était le jour.

## SCENE XI.

Les Mêmes, MICHAU.

MICHAU; *il entre, son fusil armé, guettant avec soin.*

Au clair de la lune,  
J'vois un braconnier,  
Et malgré la brune  
Son fusil briller.  
J'crois qu' de c't' bruyère,  
Il vient d' fair' le tour.  
Comme il s'rait par terre  
Si c'était le jour.

## SCENE XII.

Les Mêmes, ROBERT.

ROBERT, *il entre à pas-de-loup.*

Au clair de la lune,  
Faisons not' métier,  
Et sans crainte aucune  
Guettons l'sanglier:  
Dans cette bruyère  
Il cherche un détour;  
Comme il s'rait par terre  
Si c'était le jour.

*Michau s'approche de Robert qui cherche à l'éviter en l'entendant venir vers lui; les deux amans sont au fond du théâtre; ils écoutent le bruit.*

MICHAU.

Qui va là?

ROSE, *effrayée.*

C'est la voix de mon grand-père.

*Elle se sauve.*

MICHAU.

Qui va là ?

ROBERT.

Que t'importe ?

JULIEN, *se cachant.*

C'est la voix de mon père.

MICHAU.

Réponds, ou morbleu...

ROBERT, *armant son fusil.*

Je ne te crains pas, je sais que tu n'as plus rien dans ton fusil, et le mien est chargé.

MICHAU, *à part.*

Le drôle a raison. (*haut.*) Que fais-tu ici ?

ROBERT.

Et toi-même, qu'y fais-tu ?

MICHAU.

Je suis à mon devoir, et tu n'es pas au tien.

ROBERT.

Pas d'observations, passe ton chemin et laisse-moi continuer ma route.

MICHAU.

Ta route... ta route... que fais-tu dans le parc à l'heure qu'il est ? tu es en braconnage.

ROBERT.

Laisse-moi, te dis-je ? ou crains de t'en repentir.

MICHAU.

Penses-tu me faire peur ? ce serait la première fois de ma vie. Mets bas les armes et suis-moi chez monsieur le Maire.

ROBERT.

Moi !

MICHAU.

Toi !

ROBERT.

Misérable ! tu voudrais.....

MICHAU , à part.

Ciel ! c'est Robert. (*haut.*) Malheureux ! tu veux donc te perdre ?

JULIEN , à part.

Que va-t-il faire ?

ROBERT.

Pour la dernière fois, laisse-moi, ou crains tout de mon désespoir.

MICHAU.

Je te connais, Robert ; il y a long-tems que tu abuses de ma bonté ; cette fois j'allons faire justice.

ROBERT.

C'est plutôt moi qui me la ferai... ah ! tu me connais... eh bien tu paieras cher.

*Il l'ajuste.*

JULIEN , à part.

Je frémis !..

MICHAU.

Arrête ! malheureux ! avant de commettre un assassinat, cherche dans ton bissac... tu y trouveras un morceau du pain que ma femme a donné hier à tes enfans.

JULIEN , à part.

Grand Dieu !

ROBERT, *laissant tomber son fusil.*

Qu'allais-je faire ? (*il tombe aux pieds de Michau.*) Ah ! Michau, vous m'avez épargné un crime.

JULIEN , *accourant.*

Grâce ! grâce ! monsieur Michau.

ROBERT.

Mon fils !

MICHAU , *le relevant.*

Viens, Robert ! viens dans mes bras ! tu te repens, j'oublie tout.

*Il lui rend son fusil.*

ROBERT , *attendri.*

Père Michau, vous le savez, je suis un honnête homme ; mais le besoin ! le malheur ! m'ont forcé à chercher des ressources dans le braconnage. Ma femme... mes enfans...

*Il pleure.*

MICHAU, *le pressant sur son cœur.*

Eh ! t'ai-je jamais refusé des secours ! je suis à mon aise, tu le sais ; mais tu me connais assez pour savoir que j'ai depuis long-tems appris de mes maîtres les devoirs de la bienfaisance ; ils m'ont fait du bien, pour qu'à mon tour j'en fasse aux habitans de ce pays-ci, qui sont dans le besoin. Ta ferme a été brûlée ; j' t'en trouverons, j' t'en bâtirons une autre ; t'as perdu ta place, laisse-moi faire, je t'en ferai donner une dans le château : on ne la refusera pas à mes services, à mes prières, à mes cheveux blancs, et, morguonne, j' répondrons de toi.

ROBERT.

Ah ! père Michau... comment réparer ?

JULIEN, *pleurant d'attendrissement.*

Ah ! Monsieur Michau... je ne peux pas en dire davantage.

MICHAU.

Viens souper chez moi, et demain, je l'espère, tu n'auras plus rien à désirer.

*On entend des coups de fusil, des pétards, dans le lointain ; des cris de vive le Duc de Bordeaux, se confondent avec le bruit ; les acteurs remontent la scène, où l'on voit arriver tout le village.*

### SCÈNE XIII.

ROBERT, MICHAU, ROSE, JULIEN, FLORBEL,  
six gardes-chasse, quatre vieux militaires, jeunes filles,  
jeunes garçons, portant des flambeaux et des petites  
lanternes de couleurs.

CHŒUR.

AIR : *Remplissons au plus vite la clause du testament.*

L' ciel combl' notre espérance,  
Nos vœux sont satisfaits ;  
Chambord reste à la France,  
Grâce aux soins des Français :  
Faisons danser jusqu'à demain  
Nos femmes, nos filles et notr' vin.

FLORBEL.

AIR : *Muses des bois et des accords champêtres.*

Bons habitans de ce séjour champêtre ,  
 Tout vous promet un riant avenir ,  
 Encor plus doux , le printems vient de naître ,  
 Il rend nos cœurs à l'amour , au plaisir !  
 Offrons nos vœux à ce prince qu'on aime ,  
 Qui doit un jour embellir ce hameau ,  
 Et qu'il ne voie , au jour de son baptême ,  
 Que des heureux autour de son berceau .

*Reprise du chœur.*

L' ciel combl' notre espérance ,  
 Nos vœux sont satisfaits !

MICHAU.

Vous avez reçu des nouvelles ?

FLORBEL.

On vient de m'apporter cette lettre , dans laquelle  
 on m'annonce que Chambord a été acheté au nom des  
 communes de France , pour être offert au jeune duc de  
 Bordeaux .

ROSE , à *Florbel*.

Ah ! Monsieur ! Monsieur ! est-ce que par malheur il se-  
 rait payé ?

FLORBEL.

Pas encore , ma belle enfant .

ROSE.

Tant mieux , parce que , voyez-vous , mes compagnes et  
 moi , nous avons nos petites économies . . .

AIR : *Que ne suis-je la Fougère.*

Nous aussi , pour cette offrande ,  
 J'ons mis quelqu' chose de côté .  
 Un hommag' que l' cœur commande ,  
 Par l' cœur doit être accepté ;  
 J'avons tout's pensé de même ,  
 Et j' nous sommes dit , plein's d'ardeur :  
 Faisons quelqu' chose pour le baptême ,  
 Ça doit nous porter bonheur .

FLORBEL.

Chère enfant , je reçois votre hommage et celui de vos  
 compagnes .

UN VIEUX MILITAIRE, *bas à Michau.*

Père Michau, v'là le nôtre, vous qu'avez la parole en main, tournez ça à ce Monsieur, pendant que vous y êtes.

MICHAU.

Soyez tranquilles, mes braves. (*à Florbel.*) Monsieur, puisque vous voulez bien vous charger d'être notre caissier, v'là de braves gens dont le plus jeune a servi vingt-cinq ans, et a fait la campagne d'Austerlitz, de Marengo; ils se sont cotisés ensemble; ils ont fait de petites économies sur leur retraite, sur leur pension de la Légion d'Honneur, afin d'être pour quelque chose dans l'offrande que notre pays se proposait de faire au jeune Duc.

LE VIEUX MILITAIRE.

Oui, Monsieur, et en contribuant à c't' action-là, je croyons servir encore notre patrie.

MICHAU.

Et vous avez raison, mon brave.

*AIR de Préville et Tacconnet.*

Chaq' jour le tems déménage,  
Et couvre la terre de débris,  
Pour qu'on respect' les monumens d' notre âge,  
Respectons ceux qu'on éleva jadis. (*bis.*)  
Ce vieux témoin de nos belles annales,  
Va rebriller d'un éclat tout nouveau;  
Sauver Chambord du marteau des Vandales,  
A l'ennemi c'est enlever un drapeau.

## SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes, DUMOELLON.

*Il arrive, sa serviette à la boutonnière et un verre à la main.*

DUMOELLON.

Eh bein! eh bein! quest-ce que cela veut donc dire? il arrive une lettre de Paris, tout le monde se sauve et me laisse là.

MICHAU.

Ah! c'est qu'il nous arrive de fameuses nouvelles.

Comptez-moi ça.

DUMOELLON.

Chambord est adjudé.

MICHAU.

Bah! et à qui?

DUMOELLON.

A nous.

MICHAU.

C'est-à-dire, à la France.

FLORBEL.

Eh bien! est-ce que Monsieur n'en est pas?

MICHAU.

Monsieur avait des vues particulières, sur...

FLORBEL.

La France a là une jolie propriété. Et combien l'a-t-elle payée?

DUMOELLON.

Le plaisir de la conserver.

MICHAU.

Ça n'est pas très-cher. En voilà un dont il faudra se passer.

DUMELLON.

*Il vide son verre.*

Il faut espérer que ce ne sera pas le dernier. Monsieur Michau, comme, en ma qualité de peintre, j'observe tout ce qui frappe mes regards, je n'ai pu m'empêcher de voir que vous êtes un peu vieux pour remplir les nombreux devoirs de votre place.

FLORBEL.

Que dites-vous, Monsieur?

MICHAU.

Pénétré de reconnaissance pour le bon accueil que j'ai reçu de vous, j'ai écrit à Paris, et le protecteur puissant auquel je me suis adressé, m'annonce que vous êtes nommé inspecteur du parc, et qu'on vous laisse le choix de votre successeur dans la place que vous occupiez.

FLORBEL.

Moi! Moi!.. Inspecteur... (*Il s'approche de Robert*

MICHAU.

*et lui prend la main.)* Robert, tiens, (*Il ôte son beaudrier et le lui passe.*) tu ne braconneras plus.

ROBERT, *confus.*

Père Michau!..

TOUS.

Quoi?... c'est à Robert!..

ROBERT.

Ah! si vous saviez!..

MICHAU, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut! eh bien! que veux-tu qu'ils sachent? que ton fils aime notre petite Rose et que je la lui donne en mariage: ils s'en doutent bien.

ROSE.

Ah! mon grand-papa! que vous êtes bon.

JULIEN.

Ah! père Michau, jamais je ne pourrais vous aimer autant que vous le méritez.

FLORBEL, *à Rose.*

Le grand-père en savait autant que nous.

MICHAU.

Enfans, je vous établis au tourne-bride du château, je vous abandonne l'auberge dans laquelle je me réservons, comm'de juste, un tonneau dans un coin pour moi, à mes amis, je vous impose aussi la condition de bien traiter tous ceux qui viendront visiter l'château d'notre enfant.

DUMOELLON.

Le château... de votre enfant.

MICHAU.

Eh oui, d'notre enfant!

AIR : *Vaudeville de la Bouquetière.*

Oui, c'est l'enfant d' la France entière,  
Chacun d' nous lui doit son secours;  
Avant d'avoir vu la lumière,  
L' destin l' priva de l'auteur de ses jours.  
Mais si Dieu rappela le père  
Dans l'heureux séjour des élus,  
C'est qu'il fallait dans l' ciel un ang' de plus,  
Pour protéger l' fils sur la terre.

DUMOELLON.

Allons, je vois que je n'ai plus besoin ici, le château m'a  
té soufflé.

MICHAU.

Quest-ce que ça fait, est-ce que vous ne vous sentez pas  
le courage de trinquer avec nous à la santé du nouveau pro-  
priétaire ?

DUMOELLON.

Moi... volontiers... Je ne lui en veux pas de la con-  
currence.

MICHAU.

Allons, allons, mes amis.

*Julien et Rose vont chercher des bouteilles et des verres  
pour tout le monde qui danse sur le refrain.*

## RONDE.

AIR : *En revenant de Charenton.*

En l'honneur du Duc de Bordeaux,  
Verse,  
Perce  
Tous nos tonneaux,  
Que le bon vin coule à grand flots ;  
En avant fillettes,  
En avant feuilletes,  
Buvons  
Et chantons ;  
Car c'est en c' jour un Bourbon que nous fêtons,  
Perce,  
Verse,  
Si le vin nous renverse,  
Nous roul'rons  
Avec les flacons.

TOUS.

Perce,  
Verse.

*Deuxième couplet.*

MICHAU.

C'est un Bourbon que nous fêtons,  
Perce,  
Verse,  
Que je l' baptisions,  
Souvenez-vous que les lurons,  
Quand on les baptise,  
Faut qu' tout l'monde se grise.  
Mais jamais on n'doit

Baptiser l'vin qu'on boit.

Perce ,

Verse ,

J'en veux une averse,

Ca n'peut mouiller.

Que l'gosier.

TOUS.

Perce ,

Verse.

MICHAU.

*Troisième couplet.*

N'baptisons pas l'vin qu'on boit.

Perce ,

Verse ,

Pur comme ça s'doit ,

N'en mets pas plus haut que le doigt.

Et pour que la fête

Ici soit parfaite ,

Il faut qu'nos tonneaux

N'aient plus besoin de cerceaux.

Perce ,

Verse ,

Fais aller l' commerce ,

Et song' bien

Qu' tout l' monde boit pour rien.

TOUS.

Perce ,

Verse ,

Fais aller l' commerce ,

Et song' bien

Qu' tout l' monde boit pour rien.

DUMOELLON.

Comment! père Michau, c'est vous qui régalez ?

MICHAU.

Est-ce que vous voudriez être de moitié dans cette partie de plaisir-là ?

DUMOELLON.

Pour la rareté du fait, je veux en essayer.

FLORBEL.

A merveille !

DUMOELLON.

Parce qu'on a fait commerce de pierres, on n'a pas le cœur plus dur qu'un autre.

CHŒUR.

*AIR de la contredanse de Joconde.*

Célébrons l'heureuse naissance  
 D'un prince qui comble nos souhaits,  
 Et que l'orphelin de la France  
 Trouve un père dans chaque Français.

ROSE au public.

*AIR : Ces Dames avaient le projet.*

Messieurs, dans ce jour fortuné,  
 Où toute la France est en fête,  
 Quand on baptise un nouveau né,  
 L'indulgence devient un' dette.  
 Et dans des instans aussi doux,  
 Les douceurs étant obligées,  
 Nos auteurs ont compté sur vous  
 Pour avoir aussi leurs dragées.

CHŒUR.

Célébrons l'heureuse naissance, etc.

20 JY 63

FIN.